

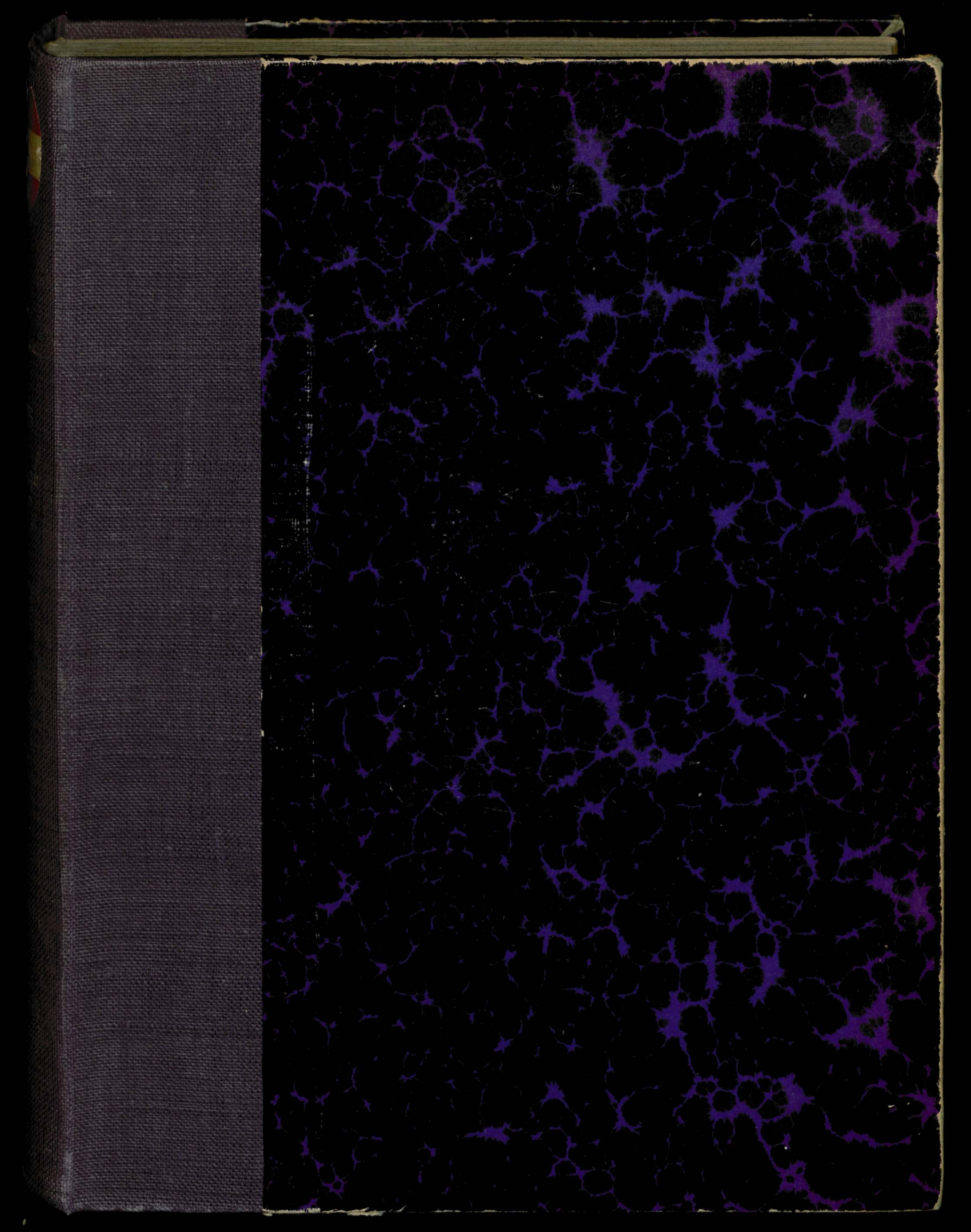
INSTITUT
DE FRANCE

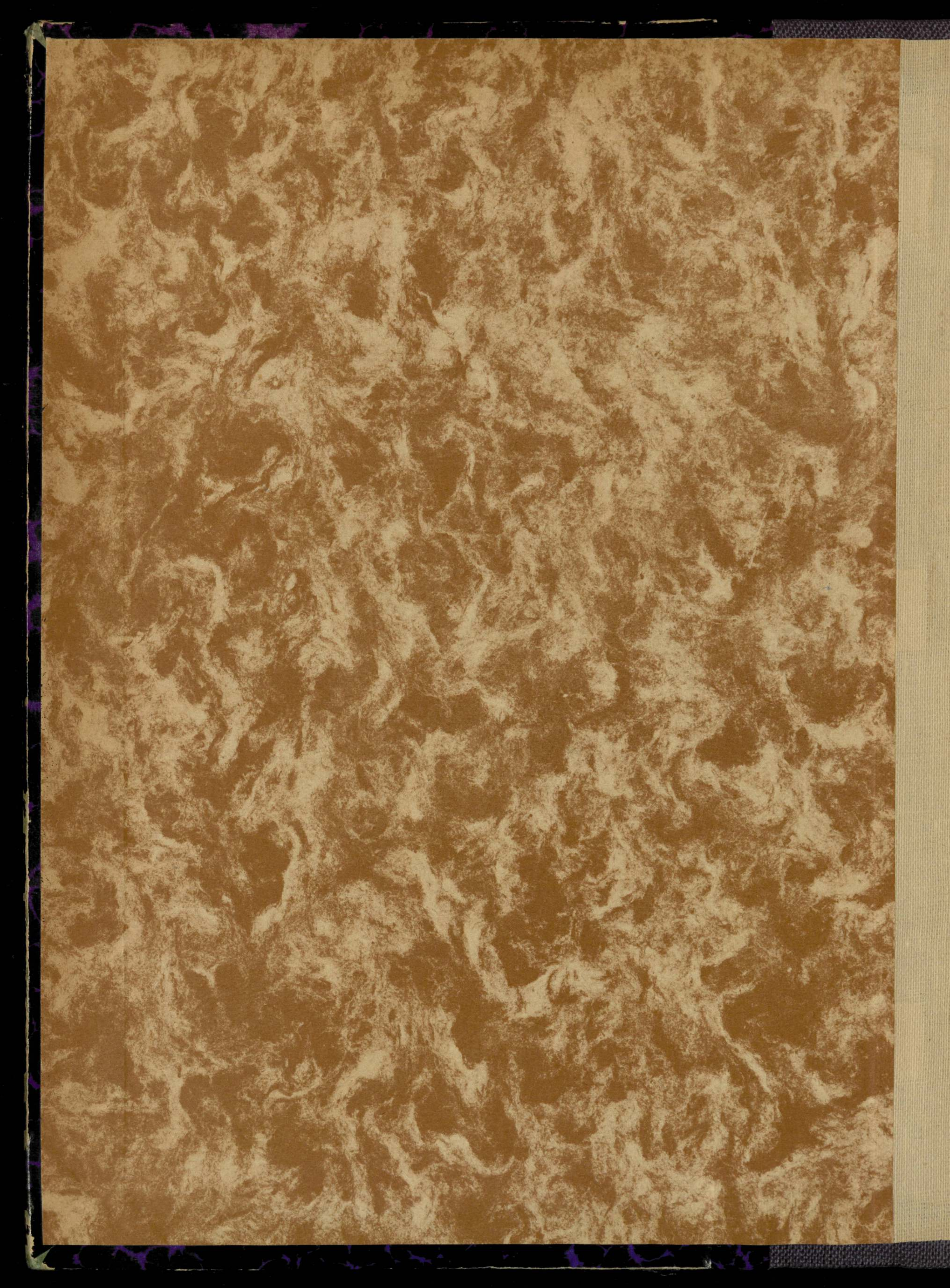
—

ACADÉMIE
DES
BEAUX-ARTS

25-52









INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE
CÉLÉBRÉE A LA SORBONNE
LE JEUDI 7 MARS 1901
EN L'HONNEUR
DE

M. GIUSEPPE VERDI

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

PAR

M. GUSTAVE LARROUMET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE



PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56.

M D CCCCI

INSTITUT
1901 — 9.



INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE

CÉLÉBRÉE A LA SORBONNE

LE JEUDI 7 MARS 1901

EN L'HONNEUR

DE

M. GIUSEPPE VERDI

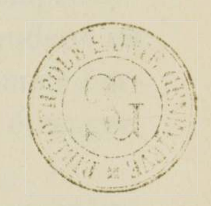
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

PAR

M. GUSTAVE LARROUMET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE





PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCCI

INSTITUT
1901. — 9.

(25)

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE

CÉLÉBRÉE A LA SORBONNE

LE JEUDI 7 MARS 1901

EN L'HONNEUR

DE

M. GIUSEPPE VERDI

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

PAR

M. GUSTAVE LARROUMET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

L'Académie des Beaux-Arts s'associe avec empressement à l'hommage que la France et l'Italie rendent en ce jour à Giuseppe Verdi, qui lui appartenait comme correspondant depuis 1859 et, comme membre étranger, depuis 1864.

Cette union des deux grands pays latins dans un même sentiment de deuil et de gloire se justifie par bien des motifs. Tout ce qui traduit, de chaque côté des Alpes, une

sympathie réciproque est un bienfait, non seulement pour chacun des deux pays, mais pour l'Europe et la civilisation. Puis, entre les grands artistes d'Italie, l'auteur de *Don Carlos* et de *Giovanni d'Arco,* d'*Aïda* et de *Falstaff*, est un de ceux qui attachèrent le plus de prix à l'adoption française, un de ceux que notre public accueillit avec le plus d'empressement. Artiste et public proclamaient ainsi la communauté profonde de leur âme et de leur race.

De toutes les ovations reçues par le maître, présent ou absent, sur toutes les scènes de son pays et du monde, il en est deux qui lui avaient causé une joie exceptionnelle. La première était l'entrée triomphale à l'Opéra-Comique, le 18 avril 1894, de ce *Falstaff*, qu'un artiste français, après l'avoir créé à Milan, ramenait à Paris ; la seconde est la soirée d'apothéose, le 12 octobre de la même année, dans laquelle *Otello*, que le directeur de notre Opéra avait été chercher à la Scala de Milan, était enfin acclamé par nous et où le président de la République remettait à l'auteur, sur le champ de bataille, le grand cordon de la Légion d'honneur.

Pour parler comme le grand poète de France, Victor Hugo, auquel il dut, avec Shakespeare, ses plus heureuses et ses plus célèbres inspirations, Verdi, pendant ces deux soirées, marchait vivant dans son rêve étoilé. Elles sont complétées, ces deux soirées, maintenant que sa voix s'est éteinte, par la commémoration dont vous avez pris l'initiative, Messieurs. Milan, théâtre de ses premières épreuves et de ses premiers triomphes, consacrait, il y a huit jours, sa gloire bienfaisante, en déposant son cercueil dans la

maison de retraite qu'il avait fondée pour les vieux musiciens. Paris, qui consacrait deux fois en la même année son immortalité vivante, rend aujourd'hui un hommage suprême à ce mort immortel.

Pourquoi, Messieurs, ce double culte dans sa patrie et dans la nôtre?

C'est d'abord que, pour l'Italie, Verdi représentait, avec une admirable fidélité de ressemblance, l'essence même du génie national. Avec le vif sentiment de la passion, il avait le don du dramatique à un degré qu'aucun grand musicien n'a surpassé. Tandis que son compatriote Rossini incarnait l'ironie étincelante et la gaieté lumineuse de leur race, Verdi évoquait cette âme d'énergie et de douleur, cette âpre poursuite de l'amour, cet élan furieux des passions, qui caractérisent l'Italie du XIVe et du XVe siècle, lorsque, de Milan à Venise, de Bologne à Florence, de Rome à Naples, tant de sang était répandu et tant de beauté resplendissait. D'instinct, il donnait à ces aspects de la vie humaine la forme qui leur convient le mieux, la forme dramatique. Il les traduisait par cette action vivante du théâtre, qui procure aux hommes assemblés l'illusion de vivre par eux-mêmes tout ce que la vie humaine peut contenir de passion et multiplie la courte existence de chacun de nous par la durée continue des héros à travers le temps.

Ce génie dramatique de l'Italie est aussi celui de la France. Nous aussi nous aimons passionnément le théâtre et le spectacle de la vie agissante. Nous leur devons peut-être la meilleure part de notre littérature et, en tout cas, celle que nous cultivons le plus assidûment. Pays de Cor-

neille et de Racine, de Molière et de Beaumarchais, de Victor Hugo et des deux Dumas, nous avons reçu de l'Italie, comme un don fraternel, l'opéra de Lulli et de Sacchini, de Rossini et de Verdi. Devenus les émules de nos voisins, nous avons déroulé à notre tour la féconde évolution du drame lyrique. Nos maîtres français, depuis Halévy jusqu'à Gounod et Ambroise Thomas, — je rappelle seulement ceux qui sont entrés dans l'histoire, — se groupent autour de Verdi, comme autour d'un maître ou d'un émule, d'un frère ou d'un ancêtre.

Du premier jour au dernier, depuis ces deux essais, conçus dans la misère et la souffrance, *Oberto di san Bonifazio* et *Un giorno di regno*, depuis *Nabucco,* son premier grand succès, à travers *Ernani, Macbeth, il Rigoletto*, *il Trovatore*, *la Traviata,* jusqu'aux suprêmes triomphes d'*Aïda*, d'*Otello* et de *Falstaff*, Verdi avait rendu un autre service à son pays, et aussi grand, que de traduire une part de son génie. Il avait maintenu la foi de l'Italie dans ses destinées, sa volonté de devenir une et libre, de remplacer ce que le dédain insultant d'un diplomate appelait « une expression géographique » par le nom d'une grande nation. Toujours et en tout, il rappelait aux Italiens qu'ils étaient un peuple et qu'ils avaient une âme. Puis l'indépendance conquise, l'unité accomplie, le *risorgimento* consommé, il leur disait qu'ils devaient communier des Alpes à l'Adriatique, et du Nord au Midi, dans le culte des longues souffrances et du triomphe final. *Fuori i barbari!* Ces mots chantaient dans toutes ses mélodies, à l'époque où les voix libres devaient se taire. Le nom de VERDI était devenu l'anagramme par lequel l'Italie symbolisait ses aspirations

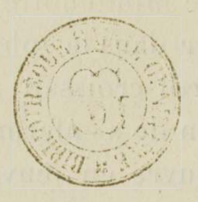
patriotiques et elle voyait en lui comme le Tyrtée de son espérance.

Pouvions-nous, Messieurs, ne pas vibrer à l'unisson de ce génie, nous qui, depuis 1789, avons proclamé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et qui, de 1796 à 1859, avons cimenté de notre sang les premières assises de l'unité italienne, entre Montenotte et Solférino ?

Pour rentrer dans la sphère de l'art pur, notre admiration pour Verdi croissait avec les progrès constants de son génie. Loin de s'enfermer dans une formule, il se développait d'œuvre en œuvre, dans le sens d'une beauté toujours plus haute. Il marchait continuellement vers les sommets, tantôt guidant et tantôt suivant l'art de son temps. Loin de fermer l'oreille aux voix qui s'élevaient autour de lui, il comprenait que, pour maintenir la primauté de la sienne, il devait rivaliser avec elles. Jusqu'au bout, il a cherché et trouvé ; jusqu'au bout il s'est perfectionné ; jusqu'au bout il a grandi. Lorsque le cygne du *Lohengrin* et le concert des *Maîtres Chanteurs* se firent entendre à l'Europe, d'abord étonnée, puis charmée, Verdi ouvrit l'oreille et accorda sa lyre. Pour des chants nouveaux, il demanda l'admiration et la mérita.

Aussi, Messieurs, au moment où finissait le XIXe siècle, deux noms se partageaient l'admiration du monde, dans le domaine de la musique. Ils ravissaient à l'envi les âmes vers le monde mystérieux des sons. L'un représentait le Nord et l'autre le Midi. L'un nous conduisait dans la grotte où le chevalier Tannhäuser dort aux bras de Vénus et nous faisait gravir la colline de Monsalvat ; l'autre nous promenait aux bords de la mer Ionienne et sur les côtes de

cette Méditerranée qui est le berceau de l'Europe gréco-latine. Par eux, nous avons pu sentir à la fois le charme des aurores boréales et celui du soleil se levant derrière l'Acropole. Nous ne séparons pas dans notre admiration Wagner et Verdi.



Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 40607.



